

CHRISTUS

TENIR PAROLE

N° 130

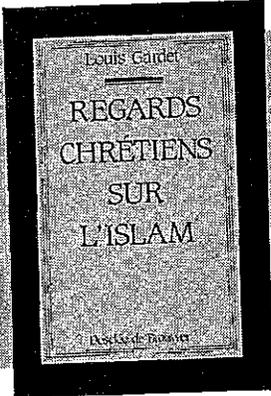
AVRIL 1986

Vient de paraître

Louis Gardet.
**Regards chrétiens sur
l'islam.**

Le vrai visage d'un univers
religieux particulièrement
présent aujourd'hui.

96 F



Louis Gardet
REGARDS
CHRÉTIENS
SUR
L'ISLAM
DESCLEE DE BROUWER

LES ÉVANGILES

MARC



TRADUIT PAR SŒUR JEANNE D'ARC

LES BIBLES LETTRÉS

DESCLEE DE BROUWER

Découvrez l'Évangile tel que Marc l'a transmis

**Évangile
selon Marc
par sœur Jeanne-d'Arc.**

La première édition
grec-français présentée
dans son rythme original.

225 F

Denise Masson
L'Eau, le Feu, la Lumière
Les valeurs spirituelles, les
gestes, les visages et les
symboles du monothéisme
dans ses trois visages : le
judaïsme, le christianisme
et l'islam. 79 F.



Denise Masson
L'EAU, LE FEU,
LA LUMIÈRE
DESCLEE DE BROUWER

Desclée de Brouwer

TENIR PAROLE

LIMINAIRE		130
-----------	--	-----

SITUATIONS ET CHEMINS

Francis DENIAU	<i>Une Parole fragile</i>	133
Denis VASSE, s.j.	<i>Le point d'honneur et le discernement dans l'œuvre et la vie de sainte Thérèse d'Avila</i>	147
Etienne PERROT, s.j.	<i>Faites-moi crédit</i>	163
François MARTY, s.j.	<i>La Parole qui tient</i>	174
Luc PAREYDT, s.j.	<i>Quand la vie tient parole</i>	187

EXPERIENCES

J.-L. RAGONNEAU, s.j.	<i>Les boîtes aux lettres parlent</i>	205
J. NOURISSAT	<i>Ouvriers de la onzième heure...</i>	216

TEXTES

Jean MILER, s.j.	<i>"Et tu seras bouche bée" (Ez.16)</i>	225
Charles CORDONNIER	<i>"Ce que je dois dire"</i>	239

BIBLIOGRAPHIE

Philippe LECRIVAIN, s.j.	<i>La politique de saint Ignace de Loyola</i>	252
--------------------------	---	-----

Le « Point d'honneur » et le discernement dans l'œuvre et dans la vie de sainte Thérèse d'Avila

Tenir sa parole coûte que coûte peut manifester chez l'homme un secret orgueil, un sens de l'honneur déplacé, et qui peut même devenir mortel. Ainsi le serment de Jephthé (Jg 11,29), ou celui d'Hérode qui aboutit à la mort de Jean-Baptiste. Seul Dieu peut tenir sa parole sans se dédire.

Nous avons demandé à Denis VASSE comment, dans un registre un peu différent, Thérèse d'Avila a vécu la conversion de son « point d'honneur ».

A TRAVERS les écrits et l'enseignement de Thérèse d'Avila, l'*imaginaire* auquel l'homme risque de se laisser prendre en prenant l'image qu'il a de lui-même pour la vérité du désir, se trouve mis en jeu de manière centrale. Dans ses incessantes considérations sur le point d'honneur, Thérèse — pourrions-nous dire aujourd'hui — pointe de manière vivante la confusion entre *imaginaire* et *réel*.

Entre le témoignage de considération due à mon image — le point d'honneur — et la parole qui témoigne en moi de l'Altérité qui me fonde comme sujet — l'honneur de Dieu —, il importe de dénoncer, dès le départ, toute confusion : cette confusion est pour Thérèse l'obstacle majeur à la rencontre. Et avec Dieu.

Et avec les hommes. Et si elle met obstacle à une éventuelle rencontre à venir sur le chemin de la Vérité, c'est parce qu'elle occulte en un jeu qui pervertit le désir, la rencontre originariaire à laquelle toute vocation individuelle se trouve incessamment référée : celle de Dieu avec l'homme.

Dans la mesure où le « point d'honneur » demeure le ressort de nos actions, aussi vertueuses soient-elles en apparence, nous ne pouvons pas prendre le chemin de prière qui mène vers Dieu : c'est-à-dire le chemin par lequel il vient à notre rencontre.

Le plus grand mal dans un monastère

Avec une énergie prophétique, elle supplie que les monastères se défassent « de ces maux qui durent longtemps, comme des ligues, des désirs d'ambition, des points d'honneur ».

« C'est là le plus grand mal pour un monastère (...) »

« Que la prieure, pour l'amour de Dieu, veille bien à ne pas laisser s'introduire ce mal ; qu'elle s'y oppose énergiquement dès le début ; tout dépend de là, le mal comme le remède. Si elle voit une sœur jeter le trouble, qu'elle ne néglige rien pour l'envoyer à un autre monastère. Dieu vous procurera la dot nécessaire pour cela. A tout prix, défaites-vous de cette sœur ; c'est une peste. Coupez comme vous pourrez les rameaux de cette plante ; si cela ne suffit pas, déracinez-la. Si vous ne pouvez envoyer cette sœur dans un autre monastère, enfermez-la dans une prison, d'où elle ne sorte jamais ; mieux vaut la traiter ainsi que de la laisser communiquer aux autres un mal incurable.

Oh ! quel mal affreux ! Dieu veuille qu'il ne pénètre jamais en aucun monastère ! Je préférerais y voir entrer un feu qui nous consumât toutes »¹

Elle peut difficilement être plus catégorique pour faire partager « sa » trouvaille, et donner la clé du chemin de la perfection qu'elle indique : contrairement aux apparences, cette « perfection » ne réside pas là où nous mettons notre point d'honneur. Le point d'honneur est, en effet, le point sur lequel il n'est pas question que nous cédions, car il nous légitime aux yeux des autres et à nos propres yeux. Et la fidélité à la parole donnée, par exemple, peut nourrir l'honneur aux sources ignorées de l'orgueil, même et surtout quand nous avons le droit, voire le

1. Sainte Thérèse de Jésus, « Œuvres Complètes », Seuil, Paris, 1949, traduction du R.P. Grégoire de Saint Joseph. p. 623. Les citations ultérieures renvoient à cette édition avec chaque fois la mention de la page.

devoir social de la tenir. Car nous avons le droit et le devoir de ne pas souiller ou laisser souiller la représentation sociale de nos personnes. Mais le point d'honneur n'est pas le point qu'il faut atteindre pour accéder au chemin de la perfection de Dieu sur lequel Thérèse veut entraîner ses sœurs. Pour les conduire sur le chemin de l'honneur de Dieu, elle dénonce l'honneur de l'homme selon lui-même : la chute du point d'honneur sera même le signe d'un déverrouillage et d'une ouverture de l'âme à la parole de Dieu.

Le sentiment de l'honneur, et le ver dans l'arbre de la connaissance

Le sentiment de l'honneur fait obligation de se conduire de telle façon que l'image que l'on a de soi ou que les autres ont de nous se réalise. Et une telle obligation est nécessaire et légitime dans le monde. « *En tout ce qui est permis à la liberté de son libre arbitre et qui ne lui est pas défendu* » (Saint Ignace), tout homme y a droit. Et pourtant, Thérèse demande que cette attache légitime soit larguée pour que le bateau puisse prendre la mer.

« Une personne, si elle est encore sensible à quelque point d'honneur et si elle veut avancer, doit, qu'elle m'en croie, briser cette attache. C'est là une chaîne qu'aucune lime ne peut rompre. Dieu seul le fait quand il y a de notre côté l'oraison et de généreux efforts. Il me semble que c'est une entrave dans ce chemin de la perfection, et elle cause de tels dommages que j'en suis épouvantée » (p. 340).

On ne peut être plus clair : Thérèse est *épouvantée* par la revendication, même légitime, des actions et du sentiment, qui honorent l'homme. Même non coupable, le sentiment que nous avons de nous-mêmes, de ce que nous avons fait, ou de ce que nous devons faire, est de l'ordre de l'imaginaire. Or c'est au *réel* de la présence que Thérèse entend nous convier. Pour traverser le monde en suivant le chemin de l'amour, la loi qui régit la réalité imaginaire de l'homme dans le monde ne suffit pas et « tous ceux qui s'imaginent en être complètement détachés, ne le sont pas », comme elle le dit plus haut : l'honneur est ce qui nous expose au danger de perdre l'estime que nous devons avoir pour la vertu en tant qu'elle est don de Dieu, non en tant qu'elle orne notre image :

« Quand le Seigneur commence à nous donner une vertu, nous devons avoir pour elle la plus haute estime et ne jamais nous exposer au danger de la perdre, comme, par exemple, quand il s'agit de l'honneur » (p. 340).

Si nous restons attachés au don de Dieu... à cause de l'honneur, si nous « *voulons ne souffrir aucune atteinte dans notre honneur ou notre réputation* »... et si, en même temps, « *nous désirons suivre les conseils du Christ qui a été chargé d'injures et de faux témoignages* », « *nous n'arriverons pas à nous rencontrer car les chemins sont différents* ». J'écris à la première personne du pluriel ce que Thérèse écrit à la deuxième dans son enseignement pour nous engager sur ce chemin de la rencontre.

« Je vois des personnes qui par la sainteté et la grandeur de leurs œuvres font l'admiration du monde. D'où vient donc, ô mon Dieu, que ces âmes rampent encore sur la terre ? (...) Hélas, elles sont encore retenues par un point d'honneur et ce qui est pire encore, elles ne veulent pas en convenir, car le démon leur persuade parfois qu'elles sont obligées de le garder. Mais qu'elles se fient à mes paroles, qu'elles ajoutent foi pour l'amour de Dieu à cette petite fourmi à qui le Seigneur commande de parler. Si elles ne font pas disparaître cette *chenille, l'arbre* pourra n'être pas endommagé tout entier ; quelques vertus lui resteront mais toutes seront atteintes. Cet arbre sera sans beauté, il ne grandira pas et il empêchera de grandir ceux qui l'entourent ; car les fruits des bons exemples qu'il donne ne sont pas sains et durent peu » (p. 340). »

Il ne semble pas que Thérèse soit consciente du rapport métaphorique qui peut s'établir entre sa chenille et le serpent de la Genèse. Mais cet enroulement pharisaïque autour de la loi, qui justifie l'idée que j'ai de moi, rebondit dans les mots jusqu'à la fascination d'Eve devant sa propre image serpentant autour de l'arbre d'Eden. L'âme *rampe* devant cette *chenille* qui endommage *l'arbre* de la connaissance et dont les fruits seront malsains et changeants. Cette spécularité « originelle » gâte tout. Elle se substitue à l'ouverture de l'origine où l'homme demeure dans la parole avec Dieu. Elle introduit une note fautive dans le chant du discernement entre le bien et le mal. Principe de la séduction, l'opposition spéculaire fait apparaître la distinction entre le bien et le mal comme le jugement de l'homme sur lui-même. Livré à son propre jugement, il fait dépendre son honneur de n'obéir qu'à lui, pas à Dieu. En fait, il

est livré à la confusion. Le ver habite dans l'arbre de la connaissance qui réduit l'Autre à l'image du même... La confusion nourrit le mensonge. Aussi petit que soit le ver, il gâte tout.

« Je l'ai dit bien des fois, si petit que soit le point d'honneur, il est comme une erreur de ton et de mesure dans le chant ; il n'y a plus d'harmonie. Il est nuisible en tout temps ; mais pour l'âme qui marche dans la voie de l'oraison, c'est une peste » (p. 341).

Qu'elle soit enseignée par Dieu et qu'elle enseigne au nom de Dieu, cela est manifeste chez cette femme, non pas à cause de l'exaltation d'un imaginaire de femme qui accomplirait des actions extraordinaires comme Antigone ou se dépasserait elle-même en en remontrant aux hommes, mêmes les plus savants. Non, Thérèse ne met pas son point d'honneur dans le fait d'être une femme, et pas davantage elle ne met sa déception dans le fait de ne pas être un homme. Et la problématique féministe qui tenterait de la récupérer passerait à côté de son message.

Non, ce qu'elle dit de sa propre expérience, à partir de la reconnaissance de la rencontre avec Dieu, ne peut être déclaré vrai que parce que son enseignement reste au plus près de la ligne de feu qui parcourt les Ecritures du début à la fin.

Si elle voit dans le point d'honneur la marque du serpent qui trompe Eve et lui fait désirer la connaissance en dehors de Dieu, en pervertissant la parole de la loi, c'est que la vision qui lui est donnée lui fait voir le fruit corrompu du mensonge dans la chair de Jésus : l'image de l'Homme défigurée et morte. Rendu semblable au serpent dénué de parole et de membres, l'homme qui s'écoute lui-même s'identifie à une vie muette et lui prête la force de son propre regard. Comme en un miroir. « Ver, non pas homme, honte du genre humain », voilà à quoi se trouve réduite la vérité de l'homme selon la connaissance à laquelle il prétend avoir droit. Dans cette image de lui-même, pourtant, il ne se reconnaît pas et, après s'être fait mourir, il la rejette.

Du point d'honneur, nous voilà précipités dans le déshonneur où toute reconnaissance de soi et de l'autre s'avère *impossible*. Impossible pour l'homme, non pour Dieu.

« Vous trouverez peut-être que j'insiste beaucoup sur ce point et que j'expose une doctrine sévère, car Dieu accorde des douceurs spirituelles à des âmes qui ne sont pas encore arrivées à ce détachement complet. (...) Mais croyez-moi, là où règne le *point d'honneur* et l'amour des biens temporels, il n'y a point de détachement, et cela

peut exister dans les monastères comme ailleurs ; plus vous êtes éloignées des occasions, plus la faute sera grande » (p. 640).

Et Thérèse sait de quoi elle parle ! Elle dénonce avec vigueur une structure qui est la sienne. Cette structure quelque peu névrotique consiste à faire valoir comme ouverture à l'autre et obéissance à la loi ce qui est enfermement en soi-même et évitement de l'amour. Sous prétexte d'honneur auquel il a « droit », l'homme exhause l'image qu'il a de lui-même et la tient pour ce à quoi il a à se conformer. Peu importe d'ailleurs que cette configuration lui donne les traits d'une *victime* ou d'un *vainqueur* : ce n'est pas de cela qu'il s'agit pour Thérèse, c'est du point d'honneur qui préside à cette identification et qui plonge ses racines dans l'*inconscient*. Ce point d'honneur fait de notre image idéalisée la *vérité* de notre être.

L'insistance et la sévérité de Thérèse tranchent dans la confusion que notre orgueil entretient entre l'*idéalisation* et la vérité, confusion dont naît la perversion de nos actes et de nos dires : ils nous tournent vers une image idéale de Dieu qui cache la projection de l'image idéale que nous avons de nous-mêmes. De cette confusion aucun sujet humain ne naît en vérité. Seul le pardon nous fait renaître de cette fosse commune. Le pardon qui est gratuit. Non l'honneur qu'on est censé nous devoir.

Ce n'est pas au tribunal de son imaginaire que l'homme sera jugé, ou qu'il est, dès maintenant, jugé : c'est dans la parole qui l'inscrit au registre du réel auquel Dieu le fait apparaître en lui donnant la vie dans un corps. C'est là qu'il est véritablement nommé, convoqué par la Miséricorde. Et cela, dès l'Origine : là où Dieu parle et crée : *maintenant*.

Plus effrayant que le péché public : la sainteté à ses propres yeux...

Aucune subtilité de l'amour propre n'échappe à Thérèse, comme sa verve nous le montre dans le deuxième chapitre des *Pensées sur l'amour de Dieu*.

« J'avoue que certaines de ces âmes me donnent de l'inquiétude, car il ne leur manque rien, ce semble, pour être les amies de Dieu. Je vous parlerai en particulier de l'une d'elles avec laquelle j'ai eu, il y a peu de temps, des rapports très intimes. Elle aimait à communier très souvent. Elle ne disait jamais de mal de personne. Elle avait beaucoup de dévotion dans l'oraison ; elle gardait toujours la solitude car

elle possédait une maison à elle, elle était si douce de caractère que rien de ce que l'on pouvait lui dire ne la mettait en colère, ce qui était une assez grande perfection. Elle ne prononçait jamais une parole répréhensible. Cette femme ne s'était point mariée, et elle n'était plus en âge de contracter une alliance. Elle avait passé par beaucoup d'épreuves sans jamais perdre cette paix. Voyant en elle tant de qualités, je crus y voir les marques d'une âme très avancée et de grande oraison. J'en faisais beaucoup de cas au début ; car je ne remarquais en elle aucune offense de Dieu et je croyais qu'elle l'évitait » (p. 1412).

On ne peut guère dresser tableau plus élogieux de quelqu'un s'avancant sur les voies de la sainteté. Pourtant Thérèse nous fait sentir que l'on peut avoir intérêt à cette image finalement mondaine de soi qu'il ne convient de perdre à aucun prix et à laquelle peut s'accrocher le point d'honneur qui introduit le ver dans le fruit. Dans l'image sainte que nous avons de nous-mêmes, la subtilité de l'honneur est la plus grande, la plus perverse aussi.

« Je fis sa connaissance et alors je commençai à m'apercevoir que tout en elle était en paix, tant qu'on ne touchait pas à son intérêt, car, sur ce point, sa conscience n'était plus si délicate, mais bien large au contraire. Je compris que, malgré la patience avec laquelle elle supportait tout ce qu'on lui disait, elle tenait si fort au point d'honneur qu'elle n'aurait pas voulu, par sa faute, perdre tant soit peu de son honneur et de sa réputation. Elle était tellement pénétrée de ce misérable sentiment et si curieuse d'entendre et de savoir ceci ou cela, que je me demandais avec étonnement comment elle pouvait demeurer une seule heure dans la solitude. Elle était aussi très amie de ses aises. tout cela elle le faisait et devait si bien qu'elle l'exemptait de toute faute. Et d'après les raisons qu'elle donnait sur certaines choses, je lui aurais, ce me semble, fait injure d'en juger autrement ; car pour d'autres choses il était bien notoire qu'il y avait péché. Mais peut-être elle ne se connaissait pas bien. Pour moi, j'étais stupéfaite quand presque tout le monde la regardait comme une sainte. Car je vis que toutes les persécutions qu'elle disait avoir endurées, avaient dû lui venir de quelque faute de sa part. Aussi je n'ai plus porté envie ni à sa manière de vivre, ni à sa sainteté. Cette âme, ainsi que les deux autres que j'ai vues en ma vie, et dont le souvenir se présente à moi en ce moment, saintes aussi à leurs propres yeux, m'ont inspiré, quand j'ai traité avec elles, plus de frayeur que toutes les pécheresses que j'ai rencontrées depuis » (p. 1413).

Comme prieure et Mère de nombreuses filles, Thérèse ne quitte pas la voie étroite et jubilante de la liberté : elle sait bien que sa position lui confère un statut de « modèle » — comme saint Paul — ; elle ne le dénie pas de façon démagogique : « Ce

qu'elles me voient dire et faire, elles croiront pouvoir le faire elles aussi, et elles auront raison ». Mais elle ne justifie pas cette position par l'image bien « dorée » qu'elle donnerait d'elle-même. Et pas davantage, cette position ne justifie la volonté mensongère de vouloir cacher ses propres imperfections :

« Je puis dire en vérité que, pour misérable que je sois, à partir du moment où j'ai eu des filles, j'ai été si timide, si circonspecte, par crainte des tentations que le démon pourrait leur suggérer à mon sujet que, grâce à Dieu, je ne crois pas qu'elles aient pu remarquer quelque chose de grave ; (sa Majesté m'y a aidée) je confesse avoir essayé de leur cacher mes imperfections, bien qu'elles soient si nombreuses qu'elles en ont sans doute vu beaucoup, dont mon amour pour Pablo et le soin que j'ai de lui »².

Pour celles qui n'ont pas encore grandi dans le « discernement », la charité elle-même peut paraître *indiscrette* et, subrepticement, les conduire au scandale. C'est d'ailleurs ce qu'elle veut faire entendre à celui auquel elle écrit cette lettre. Elle le rappelle à la *discretion*, celle qui ne dit ou ne montre pas tout, même et surtout quand il s'agit de l'amour. Elle lui rappelle que la charité est *discrette*, selon une formule ignatienne, c'est-à-dire qu'elle ne se rengorge pas mais aussi qu'elle distingue et respecte les médiations, les lieux et les conditions. Dans ce discernement se manifeste la vérité. Thérèse demande au Père Gracian de ne pas lire ses lettres en public. Après avoir fait remarquer à son correspondant que lui comme elle sont « chargés d'une très grande charge », dont ils doivent « rendre compte à Dieu *et* au monde », elle poursuit :

« Songez que les mentalités diffèrent, et que les supérieurs ne doivent jamais montrer si clairement certaines choses ; il se peut que j'écrive au sujet d'une tierce personne, ou de moi-même, et qu'il ne convienne pas que cela se sache ; j'en parle à votre paternité, mais il serait très différent d'en parler à d'autres personnes, serait-ce à ma propre sœur ; car de même que je ne voudrais pas que quelqu'un entende ce que je dis à Dieu, ou s'interpose lorsque je suis seule avec Lui, il en est ainsi pour Pablo...²

Ainsi, ce qui commande et autorise la discrétion, ce n'est pas la volonté de préserver une image de soi, offerte aux autres en tant que modèle bien « doré » de la perfection, ce n'est pas non

2. Thérèse d'Avila, « Correspondance », D.D.B., Paris, 1959, traduction de Marcelle Auclair. p. 275.

plus la révélation des fautes d'autrui sous prétexte de vérité — de cela il n'est même pas question puisque ce dont il s'agit concerne les « vertus » —, c'est la vérité de l'amour, son secret. Ce secret de l'amour illumine tout, mais toujours à l'insu de celui qui en témoigne. Souvent aussi, à l'insu de ceux-là même qui en sont les témoins. Nous sommes ici au cœur du secret messianique : Jésus, guérissant, par amour et dans la foi, ceux qui sont malades, ne cesse de recommander le silence à ceux qui le reconnaissent quand leurs yeux s'ouvrent. « *Il leur dit sévèrement : "Attention ! que personne ne le sache !"* » (Mt 9,30), ce qui ne les empêche pas, « *à peine sortis, de parler de Lui dans toute la région* ». Ils le font, certes, mais ce n'est pas *pour cela* que Lui a agi ; il l'a fait pour témoigner de la communication d'amour avec le Père, communication dans laquelle la foi de ceux qui viennent à Lui l'a introduit en éveillant son propre désir du Père.

Le point d'honneur : prétexte à la transgression des limites

Avec une perspicacité qui ne vient pas d'elle mais qui passe par elle, Thérèse repère dès son enfance la perversion du jugement inhérente au « point d'honneur » : ce lui fait transgresser ses propres limites et conduit, sous couleur de complaisance, à l'imprudencence la plus périlleuse. Dès les premières pages de *Sa Vie*, Thérèse est sensible, dans la vie quotidienne, au péril qu'il y a à mettre sa complaisance dans le plaisir fait aux autres. Il y a grand dommage, en effet, à confondre le plaisir que nous donnons aux autres pour satisfaire à notre image, à notre honneur, et le plaisir de Dieu. On reconnaît l'arbre à ses fruits : la première attitude engendre la contrariété. La seconde laisse libre accès à la joie de la rencontre.

« Sur notre chemin se trouvait la demeure d'un frère de mon père. C'était un homme très prudent et très vertueux. Il était veuf, et le Seigneur le préparait également à se consacrer à lui. Dans un âge déjà avancé, il renonça à tous ses biens, entra dans la vie religieuse et mourut d'une manière si édifiante que j'ai tout lieu de croire qu'il jouit de la vue de Dieu.

Cet oncle voulut me retenir quelques jours chez lui. Son occupation était de lire de bons livres écrits en langue castillane. Sa conversation roulait ordinairement sur Dieu ou sur la vanité du monde. Il me demandait de lui faire la lecture ; et, *bien que ses livres ne fussent*

pas de mon goût, je manifestais cependant que j'y prenais de l'intérêt ; lorsqu'il s'agissait de faire plaisir aux autres, je me montrais complaisante à l'excès, malgré la contrariété que je pouvais éprouver. Ce qui eût été un acte de vertu pour d'autres devenait pour moi une grande faute, car il m'arrivait souvent de dépasser les bornes de la prudence » (p. 31).

En voulant faire *comme si* elle était vertueuse, elle adopte auprès de l'oncle qu'elle admire le comportement qui fait rejailir sur elle l'admiration qu'elle éprouve pour le frère de son père. En lui faisant plaisir, elle satisfait à l'image idéalisée que d'autres ont d'elle-même. Celle que, probablement, son père a d'elle-même. Mais ce faisant, elle s'enfonce dans la voie du premier mensonge, celui d'Eve³, celui qui nous met en position d'importance par rapport à ce qui parle en nous, en vérité.

En faisant, enfant, l'expérience de ce premier mensonge, « *dont chacun devrait porter en soi le germe* » (Freud, p. 367) et qui concentre l'intérêt sur l'image de soi contre la parole, Thérèse dénonce la complaisance excessive qu'elle y prend et la contrariété qu'elle en éprouve. L'identification à sa propre image la met dans le mal-être. Le plaisir immédiat qui naît du dédoublement de l'imaginaire où la pousse l'envie de « *prendre de l'intérêt là où elle n'a aucun goût* » engendre, en elle, le malheur. Elle n'accède pas ainsi « *à la vérité qui libère* », mais se trouve, au contraire, enfermée en elle-même, déroutée de la voie du désir qui dilate le cœur.

La référence à la Parole, celle de Dieu, qui seule peut la mettre en vérité au cœur d'elle-même, la presse pourtant :

« Une impression profonde se produit dans mon cœur, grâce aux paroles de Dieu que je lisais ou entendais, et à la bonne compagnie, dans laquelle je me trouvais. J'arrivai, en effet, à comprendre sous un jour de plus en plus clair la vérité que j'avais apprise dès mon enfance ».

Elle voulait bien faire, et la voilà plongée dans la tristesse. La voilà jetée en plein conflit psychique, au cœur du combat entre

3. A propos du *proton pseudos* hystérique, du premier mensonge, Freud écrit dans son *Esquisse d'une psychologie scientifique* : « l'attention se concentre sur des perceptions généralement susceptibles de déclencher du déplaisir ». (PUF, Paris p. 369). Disons, à sa suite, que l'attention se concentre sur l'image de soi, sur le « moi », sur l'objet, pour éviter d'entendre la parole de l'Autre qui parle au sujet, qui parle le sujet à travers l'image. Cette dernière se trouve alors *faussement* mise en place d'origine et de fin de l'homme.

les esprits : celui de la vérité et celui du mensonge : « Ce combat dura trois mois, durant cette période, je passai par de fortes tentations » (p. 32).

Dans ce combat, s'effectue le véritable discernement. Thérèse, « déjà amie des bons livres » (p. 32) et livrée au désir de Dieu, y puise le courage d'une « détermination » à entrer dans la vie religieuse. Pourtant, elle ne le désirait pas : « Mon désir était de n'être point religieuse, et je souhaitais que Dieu ne m'en donnât pas la vocation » (p. 30), « je regardais plus ce qui pouvait flatter ma nature et ma vanité que le bien de mon âme » (p. 30).

De ce renversement de perspective, de sens, de direction, elle ne tire aucune gloire. Ce n'est pas le sentiment de l'honneur qui l'y conduit, c'est la crainte : « ce qui me déterminait, ce semble, à embrasser la vie religieuse, c'était plutôt la crainte servile de l'amour de Dieu ».

Sans pouvoir le théoriser, *sans le savoir*, Thérèse met en pratique « les règles du discernement des esprits » de saint Ignace et s'engage dans la voie de « l'agendo contra ». L'expérience d'avoir réalisé ce qu'elle veut l'engage sur le chemin de la tristesse, elle va se laisser désormais conduire « où elle ne voudrait pas ».

« Le démon me représentait qu'étant habituée à être bien traitée, je ne pourrais pas supporter les austérités de la vie religieuse ; je m'en défendais en me rappelant les souffrances du Sauveur ; ce n'était pas beaucoup d'en endurer à mon tour quelques-unes pour lui. Je dus penser aussi qu'il daignerait m'aider à la supporter, *bien que je ne puisse affirmer que cette pensée me soit venue* » (p. 32).

Le discernement véritable se fait dans la foi qui est nuit. Il n'est *véritable* que s'il conduit à l'acte d'une parole qui engage la chair dans un corps où l'Esprit se manifeste.

Le discernement des esprits

Le discernement des esprits ne se réalise pas au nom de la connaissance anticipée des choses et des êtres, même si elle est exacte. Il se fait dans la foi en un Dieu que nous ne connaissons pas et qui nous aime. Un Dieu que nous pouvons reconnaître par l'amour du Fils qui vient à notre rencontre dans la chair pour y manifester « son » esprit. Toute foi s'origine dans la

promesse d'une rencontre en vérité qui nous plongera dans l'allégresse d'une connaissance débarrassée du mensonge : une re-connaissance où la gloire de l'Autre, celle de Dieu, se substitue à notre honneur. Cette connaissance est celle de l'amour et elle est le propre de Dieu que nous ne connaissons pas.

« C'est le propre de Dieu — écrit Ignace — et de ses anges, dans leurs motions, de donner la véritable allégresse et joie spirituelle, en supprimant toute tristesse et trouble que nous inspire l'ennemi. Le propre de ce dernier est de lutter contre cette allégresse et cette consolation spirituelle, en proposant des raisons *apparentes*, des subtilités et de perpétuels sophismes » (*Exercices Spirituels* n° 174).

La démarche du discernement, pour Ignace, suppose nécessairement que nous soyons au cœur d'un combat dont l'enjeu est le triomphe de la Vérité. Non pas le triomphe d'une exactitude qui nous conformerait à l'image que nous nous faisons de l'homme, mais celui du surgissement de la vérité du sujet parlant que nous sommes à l'image de Dieu qui n'a pas d'image. Même justifiée à nos propres yeux, la représentation que nous avons de nous-mêmes peut être menteuse et procurer la contrariété de l'esprit, l'ambivalence des sentiments, la tristesse de la mort : en tous les cas, elle ne réalise jamais la promesse qui fonde le désir en son indéfectible espérance. Déterminés que nous sommes dans notre chair, par la chaîne des signifiants de notre propre histoire, nous avons légitimement à en connaître les tours et les détours. Pourtant cette connaissance non orientée par le désir de l'Autre se révèle méconnaissance de l'homme. Si le désir de l'Autre n'anime plus et, en définitive, ne détermine plus et n'oriente plus la pulsion à connaître de l'homme, toute connaissance, même exacte, est rendue vaine. Elle évite le chemin qui conduit à la vérité de l'homme comme sujet. Suprême tromperie : elle interdit à celui qui connaît de se connaître en vérité ! Il éprouve sa connaissance comme méconnaissance, porteuse d'ennui, de tristesse ou de mort, non re-connaissance de la joie et de la vie des autres.

Sur le chemin de la connaissance, l'homme domine le monde en nommant les éléments qui les constituent. Il est tenté de se nommer lui-même selon ce qu'il sait ou ce qu'il voit des autres. Ils ne sont jamais, dès lors, que référés à l'image qu'il a de lui-même, érigée en paramètre unique de la semblance ou de la dissemblance qu'il constate. Enfermé dans la connaissance de lui-même par lui-même, il donne *inconsciemment* à son image le

statut d'une idole muette à laquelle il sacrifie ce qui s'engendre en lui : une chair qui n'a comme référence originaire et donc dernière que la parole en acte. Ce sacrifice de sa propre chair, il peut même le considérer comme une dette payée à un dieu étrange et hostile. L'hostilité persécutrice que nous prêtons à Dieu découle de notre incapacité à reconnaître l'Autre se donnant au cœur du Même en lui donnant son identité de sujet parlant. Et, du même coup, tous les autres, aussi proches qu'ils soient de nous, deviennent aussi muets. Nous voilà enfermés dans un mutisme qui n'est pas silence mais refus de nous entendre nommer au cœur de nous-mêmes. Le désir est alors confisqué au profit d'une connaissance devenue sourde, aveugle et muette, enroulée sur son objet imaginaire : notre moi. Nous mettons notre honneur dans cette projection idéalisée, en bien ou en mal, selon la loi ou contre elle, peu importe. Nous finissons par tout lui sacrifier plutôt que d'en faire un sacrifice de louange à la gloire d'un Tout-Autre, dans la joie retrouvée de l'amour avec les autres.

Nomination et création

Parler de ce qui donne vie au désir le plus secret, celui de l'Autre, c'est faire état de ce qui nous *appelle* hors de notre propre image au cœur de nous-mêmes. C'est s'en remettre à un autre pour entendre parler de soi, comme sujet, *autrement* que ce que nous pensions de nous. Nous entendons alors une voix silencieuse nous instruire sur nous et sur les autres là où, laissant tomber notre propre image sur l'autel de la confiance, nous faisons l'expérience que nous étions dans le mensonge quand nous ne voulions nous connaître que par nous-mêmes. En confessant le mensonge, notre image se brise et de cette brisure sourd la voix confisquée, oubliée, refusée. Du lieu de l'Autre, qui ne doit son « A » qu'à se situer au cœur du Même, dans l'Esprit donc, et pour peu que je ne mette pas mon honneur à le réduire à mon image, jaillit la voix de la reconnaissance de l'homme et de Dieu. Alors la différence se transmue en louange qui nomme l'homme en Dieu et Dieu en l'Homme-même, dont le côté ouvert ou l'esprit brisé renvoie à la Parole du Créateur : « Faisons l'homme à notre image, comme notre ressemblance, et qu'il domine, etc. Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu, il le créa, homme et femme il les créa. »

Dès lors que la rencontre se déroule en ce lieu originare où l'image idéalisée de l'homme se risque et *se brise*, le cœur s'ouvre au non-savoir, à la vérité de ce qui parle en lui. La rencontre se reconnaît à ses effets dans le corps. Elle y laisse paix et joie, quand bien même le combat des esprits aurait été apocalyptique. Et il l'est d'ailleurs toujours. A ce *goût* de paix, on reconnaît la vérité de la vie jusque dans la mort. Cette paix — que le monde ne peut pas donner — est source de la *détermination* la plus grande et la plus efficace dans l'action. Elle ne peut être feinte. En elle, *la parole est action* à notre insu même. La paix, dans le combat où le corps véritable de l'homme est risqué quand il risque son image, est le couteau aiguisé sur lequel repose le fléau de la balance du jugement dont les deux plateaux sont justice et vérité. Cette balance ne juge pas des choses, mais de l'homme qui s'en sert, toujours tenté de se croire plus juste qu'il n'est en vérité, ou plus vrai qu'il n'est en justice. Il fait alors pencher la balance d'un côté ou de l'autre, en substituant au tranchant de la parole de Dieu la confusion de son imaginaire.

Bien sûr, cette parole de paix sur laquelle reposent, dans l'accomplissement d'une pesée fidèle, au cœur de l'homme, la vérité de l'amour et la justice de la loi, émane du Christ, de l'image du Dieu invisible, dans le corps de l'Homme élevé et crucifié. En lui, la parole donnée et qui l'engendre ne retourne pas à Dieu sans avoir donné son fruit, sans avoir fait germer dans la chair l'Esprit de Dieu. Elle ne le peut sans que Dieu manque à l'honneur de son Nom, celui de l'Homme selon Dieu⁴, celui de son Fils : qu'il meure sans mettre son « point d'honneur » à *paraître* Dieu selon *notre esprit* et nous voilà

4. Saint Augustin, « Confessions », Budé, 1926, p. 303 : « C'est ainsi que dans l'Évangile, il (le Verbe) nous parla par la voix de la chair — et cette parole a retenti extérieurement aux oreilles des hommes — afin qu'on crût en lui, que chacun le cherchât au-dedans de lui-même, et le trouvât dans l'Éternelle Vérité où le bon, l'Unique Maître instruit ses disciples.

C'est là, Seigneur, que j'entends votre voix nous dire que celui qui nous parle vraiment, c'est celui qui nous instruit, et que celui qui ne nous instruit pas, même s'il parle, ne parle pas pour nous. Or, qui nous instruit, sinon l'immuable Vérité ? Car, nous ne tirons d'enseignement de la créature instable qu'en tant qu'elle nous achemine à la Vérité stable. C'est là seulement que nous recevons un véritable enseignement quand, debout devant elle, nous l'écoutons. Une joie nous pénètre alors à la voix de l'Époux qui nous rend à celui de qui nous venons. »

ressuscités avec Lui selon *son Esprit*, celui du Père. La chair est devenue le lieu même de la rencontre entre Dieu et les hommes, dans l'Histoire.

La détermination du désir de Dieu, ancré en nous, autorisé Thérèse, enfant, à aller, dans la paix, contre la détermination de son père selon la chair :

« Durant cette période, je passais par de fortes tentations : je fus visitée par des fièvres qui étaient accompagnées par de grandes défaillances, car ma santé était toujours très faible. Ce qui me donna la vie, c'est que j'étais déjà amie des bons livres. Je lisais les lettres de saint Jérôme, et j'y puisais un tel courage que je résolus de parler de ma vocation à mon père. Une telle démarche de ma part équivalait en quelque sorte à prendre l'habit religieux. J'étais si attachée au point d'honneur que, ma parole une fois donnée, rien au monde n'aurait pu, ce me semble, me faire retourner en arrière. Mais mon père avait pour moi une tendresse si grande qu'il ne voulut à aucun prix consentir à mon départ. Plusieurs personnes, sur ma demande, essayèrent de le faire fléchir, et elles ne réussirent pas davantage. Tout ce qu'on put obtenir fut qu'à sa mort je ferais ce que je voudrais. Or, comme je savais déjà me défier de moi-même et de ma faiblesse, je craignais de retourner en arrière. Il me sembla donc que la détermination de mon père ne me convenait nullement. Aussi je fis en sorte de réaliser mon dessein par une autre voie, comme je vais le raconter (p.32-33) »

A son *insu*, le « point d'honneur » que mentionne Thérèse travaille pour Dieu et pour nous. Elle ne le comprendra que de longues années plus tard, au sortir de l'errance où la confusion entre « son point d'honneur » et l'honneur de Dieu l'avait plongée. Elle sera alors si attachée par Dieu — « *Un autre te nouera la ceinture...* » — à l'Honneur de son Fils, celui de la croix, que, la Parole de Dieu une fois donnée, rien au monde ne pourra la faire retourner en arrière.

Dans l'enseignement de Thérèse se retrouve le chemin de sa vie à la suite de Celui qui n'a pas retenu jalousement le rang qui l'égalait à Dieu. Là où, nous dit-elle, dans un homme, le point d'honneur cède par amour, là-même la gloire de Dieu fait irruption jusque dans votre chair d'humanité... redevenue vivante.

Denis VASSE s.j.
Psychanalyste